

Courtes biographies de la mort de quatre de mes animaux

Bertrand Laverdure

Number 144, February 2015

Animaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2015). Courtes biographies de la mort de quatre de mes animaux. *Moebius*, (144), 11–14.

BERTRAND LAVERDURE

Courtes biographies de la mort de quatre de mes animaux

Étrange fuite de mon lapin Clint Eastwood

Mon lapin était blanc avec des taches noires je ne me souviens plus où.

Mes souvenirs sont flous comme la bise et même si les animaux meurent de la peste, mon lapin, toutefois, n'a jamais eu de maladie grave. Son potentiel à fable, sa matière à fiction en auront fait pourtant une figure qui me hante depuis.

La maison sur Macaulay, à Saint-Lambert, semi-détachée, cours avec bac de sable, papa pantalon de cuir brun, prof de cégep, maman gâteau qui satisfait les pires caprices de son ti-cul Honeycomb, voisine comédienne connue qui fait de la télé, balançoire et patio digne de ce nom, n'intéressent personne. En tant que lecteur de poésie narrative, c'est ce qui s'en vient qui vous préoccupe. La lecture ou l'écoute sont très fragiles aujourd'hui et il faut toujours entretenir votre intérêt. Dans notre monde actuel où on s'étonne au moins une fois par jour sinon plus, l'étonnement est une valeur primordiale, un condensé d'approbation, la solution bienvenue à une majorité de problèmes quotidiens.

Mon lapin blanc sur la rue Macaulay, donc, s'est enfui de sa cage en presswood, que j'avais laissée à l'extérieur de la maison.

Mon lapin a grignoté un coin de sa cage avec autant d'application que Clint Eastwood son mur de cellule dans *Escape from Alcatraz*. J'ai toujours trouvé cet épisode de

la vie de mon rongeur fascinant. Mais si vous avez des attentes plus élevées que ça en terme de « punch », je ne vous en veux pas non plus.

L'agonie de madame Edwarda

Juger la mort ne sert à rien.

Quoi dire de plus que les effets compassés de nos tristesses d'yeux.

Edwarda était une souris grise. Pas plus longue qu'un index. Avec des pattes minuscules qui peinaient dans sa roue de plastique.

Depuis quelques jours elle ne mangeait plus. Un beau matin, j'ai vu madame Edwarda sur le côté, cherchant son air.

Elle ne ressemblait plus qu'à un soufflet de forge pour feu de fourmi.

Ce n'était que ça, des yeux ronds noirs abîmés sans paupières et du duvet gris, aspirant les dernières molécules de la peur.

J'ai salué alors sa force d'extinction. Je me suis penché sur la cage et mes yeux de conglomérat distant l'ont accompagnée pendant les quelques minutes qu'aura duré sa course légère vers le vide.

L'histoire tragique, racontée par mon père, de la mort de mon chien Caramel

Brébeuf, dans les Laurentides. Tout près de Saint-Jovite. La rivière Rouge, les vastes points de vue, la baignade en eau vive et la plage de sable fin aux allures de Cape Cod.

Petite cabane louée de nos envies familiales. Résidence soleil pour nos quatre vies bien d'aplomb, ma sœur, ma mère, mon père et moi. Course patraque de mon chien Caramel, en Santa little helper de connivence amoureuse. Chaleur, herbes et bras d'eau. Tout allait à point nommé dans ce conte de fées sylvicole, ce conte de fées de vacances estivales très Walt Disney.

Pourtant, un matin, après la nuit du soir de la source tarie, notre chien a disparu. On a organisé des recherches, des visites aux bois, aux chemins, on a inspecté la rivière.

Le lendemain, mon père nous annonce que Caramel est mort écrasé par un dix-huit roues sur le chemin du village. Qu'il est impossible de voir sa carcasse cadavérique, son abri d'os écrabouillé. Je ne le crois pas, je me sens trahi, floué par les inconséquences du voisinage, brisé par les ennemis de ma pauvre naïveté d'enfant. Ma tendre et singulière jeunesse ne répond plus à rien, pense très fort sans résultat. Personne n'aura jamais vu la dernière insomnie de mon chien, sa résistance en microsecondes à la roue d'un camion.

Ma sœur et moi ne sommes pas des coroners.

Parfois, nous oublions qu'il n'y a rien à faire contre la réalité.

Le destin ridicule de mon chat Clitoris, cible d'un gardien de roses

Des plombs parachute ont criblé la toison de Clitoris.

Sournoiserie d'un propriétaire de roseraies.

Plaies vite faites de sang rouge à la peau arrachée, excision de poils, haine sous forme de virus. Quand j'ai vu ma chatte faite cible, j'ai crié aux derniers bardeaux du toit mes colères de pluie.

Comment pouvait-on viser un animal blanc à la fourrure lisse avec un appareil à tuer les enfants? Ma tête a frappé le bois. Ma colère a pris des allures de discours animaliste devant un parterre de chasseurs/appeaux. J'ai écrit un billet rugueux, une courte note en fouet pour mieux raboter les viseurs torves. On a imprimé ma languette de crise dans le journal de Saint-Lambert. J'avais agi selon ma rengaine. En rescapé de larmes retenues. Pourtant qu'est-ce que je savais des raisons des choses? Qu'est-ce que je savais du hasard, de la ceinture rigide des phénomènes, de ma main qui avait écrit ces mots? Ma furie voulait comprendre le monde avec moins de retard qu'un TGV et j'accumulais les arguments pour casser le silence des coupables. Mais

mon front nouvellement crispé me redonnait sans cesse des leçons d'idiotie, des leçons de vieille carpe.

Fantôme curieux d'un mirage de souffrance, ma chatte Clitoris est un jour repartie là où ma mère a toujours su que les vestiges des cruautés n'ont plus leur place.

Mes bêtes disparaissaient, et mon amour mystère n'aura jamais rien compris à l'inconnu.